

FOREVER NEIL !

De mémoire de fan, je n'ai jamais vu autant de promotion pour un nouvel album du Loner ! Interviews multiples de Neil et Lanois, morceaux distillés sur Youtube, bandes-annonces et autres clips explicatifs du producteur canadien sur la réalisation *Le Noise...* Parmi toutes les interviews que j'ai pu lire ou visionner à ce sujet, celle qu'a réalisée Jian Ghomeshi, animateur de l'émission *Q* sur les ondes de la radio nationale canadienne CBC, m'a semblé particulièrement intéressante et complète pour mieux comprendre ce nouveau disque, encensé outre-Atlantique mais diversement apprécié par la rédaction — sauf par Freewheelin' JeanDo, *of course* ! Outre sa traduction ci-après, je ne saurais trop vous recommander de visionner ce long entretien sur Youtube (le lien est indiqué à la fin de l'article) car rien ne remplace les expressions, les connivences et les attitudes de Neil et Lanois. Un grand merci à Jian Ghomeshi et Richard Goddard, producteur de l'émission, qui ont rapidement donné leur feu vert à Xroads puisse pour que nous puissions vous proposer cette interview exceptionnelle réalisée début septembre dans le bar préféré de Neil, à un jet de pierre de son ranch Broken Arrow.

Neil, il semble qu'au point où vous en êtes de votre carrière, vous pourriez aller dans n'importe quelle direction, là où bon vous semble. Quel était le concept de cet album avant que Daniel Lanois s'y implique ?

Neil Young : Je n'en avais pas vraiment. Je commençais tout juste à y réfléchir au moment où j'ai décidé d'appeler Dan. Le concept est apparu le jour même où je l'ai appelé. Je lui ai dit que je voulais faire un album solo, un album solo acoustique.

Et pourquoi un album solo acoustique ?

NY : Oh, simplement parce que je n'avais jamais pensé à faire un album solo électrique ! Je me disais que « solo » était synonyme d'acoustique. Quand on a commencé, j'avais une paire de chansons, puis je me suis souvenu d'une autre quand j'étais chez lui. On a essayé plusieurs chansons à la guitare acoustique et c'était plutôt pas mal. Puis j'ai repensé à une autre chanson et je l'ai essayée à la guitare électrique parce qu'elle ne fonctionnait pas en acoustique.

J'ai entendu dire que vous avez appelé Dan en lui disant « Mon ami, j'ai besoin de ton aide ». Pourquoi l'avez-vous appelé à ce moment-là ?

NY : Pourquoi pas (rires) !?...

Ça fait partie de la question !! Pourquoi pas avant ?

NY : Je ne sais pas, vraiment, ça ne devait pas être le bon moment. Tous les deux, on a parcouru un bon bout de chemin avant d'en arriver là.

Mais qu'est ce qui vous a amené à vous dire « Il faut que j'appelle Dan Lanois » ?

NY : J'avais vu les clips de Black Dub, j'avais regardé et écouté le groupe et je trouvais que ça sonnait vraiment bien. Ça, c'est la première raison. Je savais que Daniel était un grand producteur, un grand musicien et de mon côté, je cherchais à faire un album solo. Là, j'ai vu une équipe, j'ai senti qu'il y avait une vraie équipe, qu'ils étaient bien tous ensemble, il y avait quelque chose de complet.

Et vous, Daniel, quand vous recevez cet appel de Neil qui vous demande de travailler avec lui, quelle est votre première réaction ?

Daniel Lanois : Ce jour-là, j'étais à Las Vegas, je travaillais avec Brandon Flowers des Killers, on vivait dans un de ces casinos, je ne dormais pas beaucoup et l'on carburait à la Margarita... Je reçois ce coup de fil de Neil qui me dit « Hey man, j'ai besoin du coup de main d'un ami pour enregistrer une dizaine de morceaux acoustiques et filmer les sessions ». Neil avait vu les films que j'avais faits avec mon équipe. Pour ces films, nous avons une règle simple, on filme les vrais moments musicaux. Avec un peu de chance, les moments musicaux magiques, en termes simples, c'est ce que capture l'objectif, pas de montage alterné (crosscutting), pas de deuxième prise parce que le pied n'est pas bien placé, et une seule caméra. C'est tout. La performance vocale que tu vois, c'est la performance vocale qui est sur l'album. C'est cette philosophie qui nous a guidés, que ce soit en acoustique ou autrement. Je pense qu'en visionnant ces vidéos de Black Dub, c'est ce que Neil a ressenti, qu'il n'y avait pas de tours de passe-passe.

Je sais que vous vous connaissez bien tous les deux. Daniel, on connaît votre parcours, vous avez travaillé avec Dylan, U2, Peter Gabriel... Êtes-vous encore excité quand quelqu'un comme Neil vous appelle de but en blanc, ou vous êtes au-delà de ça ?

DL : Non, du tout, j'étais vraiment sur le derrière ! J'ai toujours voulu faire un album de Neil Young ! Je l'ai répété cinquante fois !

NY : Moi aussi, je rêvais de faire un album de Neil Young !

DL : J'imaginai déjà une grosse production et Neil me dit « OK, je m'assois sur un tabouret, on enregistre dix morceaux acoustiques et on filme le tout » ! J'ai dit, allez, c'est bon, on commence avec cette idée.

Daniel, vous êtes ce producteur réputé pour réaliser des paysages sonores, une atmosphère et un environnement incroyables, avec un orchestre, des guitares. Et tout d'un coup, vous vous retrouvez avec un seul homme et sa guitare. Ne vous êtes-vous pas demandé ce que le « Lanois sound » allait bien pouvoir apporter à ce projet ?

DL : Non, j'ai aimé cette invitation. Je me suis dit que c'était une bonne contrainte à respecter. Il n'y aurait pas grand-monde autour de moi, juste un bonhomme, ça me va. Ce qui ne signifiait pas que je ne pourrais pas lui apporter quelque chose de spécial ! Avant l'arrivée de Neil, Mark Howard et moi-même avons « construit » ce son acoustique. J'avais cette guitare Guild en acajou que j'avais achetée des années auparavant à New York. Un petit bijou de guitare. Je lui ai trouvé le micro approprié et j'ai utilisé mon AKG C24, un micro stéréo deux-en-un. En le plaçant près de la guitare, on obtient deux sons acoustiques. On a utilisé le micro avec un ampli placé dans la grande pièce et ce système qui abaisse le son d'une octave.

Cela vous a-t-il convenu, Neil ? Parce que vous arrivez avec l'idée d'un album acoustique et tout d'un coup...

NY : Bien sûr que ça m'allait. Je recherchais quelque chose de différent, que je n'aurais pas imaginé. Le son, je m'en foutais. À ce moment-là, je savais que Dan allait s'en occuper et tous les deux, ils ont passé trois, quatre semaines, à préparer cette pièce. La maison était prête, je veux dire, toute la maison a été préparée pour moi. Tout ce que j'ai eu à faire, c'est de m'asseoir, prendre un instrument et jouer telle ou telle chanson. Oui, il y a beaucoup de basses et j'aime ce son. Même les cordes aiguës avaient ce son un peu... tortueux.

Êtes-vous vraiment comme ça à propos de votre son ? Vous laissez faire ?

NY : Oui, un son est un son. À Dan de trouver le son qui va bien. Moi je me contente d'essayer de jouer mes chansons et de bien chanter.

Vous êtes deux icônes canadiennes, avec des expériences différentes. Neil, vous venez de la scène du Yorkville des années 60 à Toronto. Daniel, vous êtes de Hamilton et de Toronto, mais dans les années 80. Bien que vos expériences musicales soient assez différentes, avez-vous un langage musical commun ?

DL : Je crois qu'on a tous les deux grandi en écoutant de la bonne musique. On s'est nourri des mêmes bonnes choses. Neil a une génération d'avance sur moi, mais on peut dire que nous avons grandi avec la soul music, le rock n' roll, le rhythm & blues, le R&B de Detroit, le son Motown. C'était la pop music du début des années 60. Il n'était pas nécessaire d'aller bien loin pour écouter ce qui se faisait de mieux. À ce titre, oui, je pense qu'on a effectivement un langage commun.

Ce disque a-t-il un côté « canadien » ?

NY : Oui, très canadien. Il a été fait par quatre Canadiens, Adam Vollick le réalisateur, Mark Howard, Dan et moi.

Mais comment s'exprime ce côté canadien ?

NY : Ça s'entend sur le disque. On a juste fait ce qu'on avait envie de faire. C'est ce qui fait la beauté de ce disque, il n'y a rien dessus, à part nous. C'est comme un groupe. On a passé de très bons moments, on a pris beaucoup de plaisir. Il n'y avait personne pour nous montrer quoi que ce soit.

En principe, il y a quelqu'un qui apprend aux autres musiciens, c'est ça ?

NY : En général, il faut montrer les chansons aux autres musiciens, leur apprendre à les jouer et s'ils ne les jouent pas correctement, tu es baisé. Et tu dois faire avec, te demander comment tu vas expliquer à ce mec ce qu'il doit jouer, pour que toi aussi, tu le joues bien, et que tout le monde joue bien ensemble. Mais ça, j'en ai assez. Je n'avais pas envie de replonger là-dedans. Et produire, ce n'était pas quelque chose dont j'avais envie... Je préfère me concentrer sur l'écriture, le *songwriting*. À cet instant, c'est ce que j'avais envie de faire. Et quand on est passé à l'électrique, j'ai sorti ma guitare. En fait, je l'avais apportée dès le début, au cas où... On a fait une chanson, « Hitchhiker », qui est un morceau inachevé. Certaines personnes disent que c'est une vieille chanson, je préfère dire que c'est une chanson inachevée que j'ai terminée. J'ai écrit d'autres paroles qui nous amènent jusqu'à aujourd'hui, histoire de boucler la boucle. C'est une chanson chronologique et donc à la fin, il fallait rajouter certaines choses. Je les ai ajoutées, et on l'a jouée électrique. On a écouté ça et on s'est dit qu'on tenait là quelque chose de différent.

Je voulais en arriver à « Hitchhiker » justement, et à ses paroles. Mais restons un peu dans le son.

NY : Le son ? Il est partout le son !

En parlant du son, Dan, vous avez dit il y a quelque temps, que vous vouliez créer quelque chose que personne n'avait jamais entendu. Et dans une certaine mesure, c'est ce que vous avez fait avec juste un homme et une guitare. Mais pourquoi enregistrer en *live*, sans *overdubs* ? Pourquoi ne pas ajouter quelque chose à vous ?

DL : Les *overdubs*, c'est différent. Ce que je fais, ce sont des extractions et des manipulations. C'est tout mon travail.

NY : Je déteste les overdubs, je *déteste* les overdubs ! Je l'ai dit à Daniel, et il n'y a pas d'overdubs.

Vous jouez la chanson et... c'est tout ?

NY : Si je ne peux pas jouer ce que j'écris, à quoi bon l'écrire ! Tu joues, les gens t'écoutent, point final !

Mais que pensez-vous d'un disque comme *Sgt. Pepper's* ?

NY : C'est autre chose ! Ça, c'est génial ! Ils ont essayé de faire un disque avec des overdubs et ils ont créé un chef d'œuvre. Nous, on fait juste notre truc.

Prenons un titre comme « Sign of Love ». Dès le début on sent que ce morceau peut fonctionner avec un groupe, et même avec une guitare acoustique et une voix. Comment savez-vous que ce que vous faites est ce qu'il y a de mieux pour telle chanson ?

DL : Je ne me pose pas la question en ces termes. Je ne me demande jamais si ça sonnerait mieux avec d'autres musiciens, avec d'autres instruments. Je me dis que j'ai une matière première et que je dois travailler avec cette matière première. Une bonne performance vocale, une bonne interprétation à la guitare. Je lui disais « Hey Neil, c'est bon, je pense que je peux me servir de ça ». Neil rentrait chez lui, et moi je bossais avec mes sons. Avec Mark, on a quelques tours dans notre sac. Tu veux entrer dans la technique du son, en détail ?

On pourra y revenir...

NY : Ce son, on l'entendait déjà pendant que je jouais, c'est le son que tu entends sur le disque. Mais Dan s'est encore occupé du son après. On avait les pédales reliées à la guitare. Ma White Falcon sonnait de façon différente, on lui a ajouté des éléments dont elle n'a pas d'habitude, mais ces éléments étaient tous *portés* par la guitare. Tous les sons reposent sur la performance. Tous les sons supplémentaires sont extraits de la performance, ils sont manipulés et réinjectés. C'est un travail délicat, un travail d'orfèvre.

Neil, vous dites que vous aimez jouer en *live*, mais combien de chances vous accordez-vous ? Combien de prises ? Une, deux ?

NY : Deux.

Deux prises ?

DL : En général (rires)...

Et c'est tout pour ce disque ?

NY : Si tu sais ce que tu veux quand tu entres en studio, il n'y a aucune raison de refaire dix fois la même chose, car ça ne peut qu'empirer ! Tu ne feras jamais mieux, du moins c'est comme ça que je fonctionne. Certaines pensent qu'ils seront meilleurs en recommençant encore et encore et encore et encore. Techniquement, peut-être qu'ils s'améliorent, mais sur le plan spirituel, ils s'éloignent de la source. Je me sens davantage en sécurité en étant au plus près de la source, des vibrations de la chanson. Je me fous de la technique. Bien sûr, je m'exerce. Pour la première chanson avec ma Gibson Old Black, en rentrant chez moi, je me suis dit « Attends, il a fait ça et ça. Si je lui apporte une guitare qui a deux sons en sortie, on en aura deux fois plus ». Si tu écoutes bien, c'est de la stéréo, les trois cordes graves sortent d'un côté et les trois cordes aiguës de l'autre.

Ça ne sonne même pas comme une guitare...

NY : C'est une guitare très particulière. Après, Dan peut faire ce qu'il veut, ajouter un truc à droite, un autre truc à gauche. Il peut ajouter une pédale Kay, ou d'autres pédales d'un côté mais pas de l'autre. On joue avec tous ces petits trucs. En grande partie, tout ce qui est sur le disque existait déjà pendant que je jouais. Après, je rentrais chez moi, parce que je n'avais pas envie de rester pour le mixage. Dan et Mark font ça très bien. Je m'en allais pour les laisser

bossier, ajouter un truc sur la voix pour la prolonger. Il s'asseyait pour écouter : « Là, tiens, un mot. Il y a un feeling dans ce mot ». Et il ajoutait quelque chose pour que ce mot *vive*, revienne sans cesse. Au couplet suivant, tu entends ce mot qui revient. Et c'est ce qu'il y a de génial.

Dan, quand on pense à Neil Young, on imagine quelqu'un qui sait ce qu'il veut. En tant que producteur ayant travaillé avec des poids lourds qui savent aussi ce qu'ils veulent comme Peter Gabriel ou Dylan, quelle est la malléabilité de Neil ?

NY : Je suis le type le plus facile avec qui il ait jamais travaillé (rires) !... Hey, ça c'est un nom pour un groupe, les Malléables !

DL : C'est très simple. Si tu ne fais pas le con avec le *cœur*, le noyau, avec la performance, la chanson... bien sûr qu'on a discuté des arrangements, mais une fois que les décisions sont prises, une fois que le cœur est correctement enregistré, tout va bien, vraiment. Neil était très ouvert aux suggestions soniques que j'ai pu lui soumettre une fois qu'on avait ce que j'appelle le cœur, la performance brute...

Agissez-vous avec Neil différemment d'avec un jeune groupe ?

DL : Non, pas exactement ; c'est la même chose pour moi. Tu dois gagner la confiance du studio, pas seulement de Neil, mais de toute l'équipe. On avait cette confiance, tout le monde se sentait bien et ça donne la possibilité d'expérimenter, de tenter d'autres choses. C'est comme un architecte qui te présente une structure que tu trouves magnifique. Tu te dis « OK et maintenant, qu'est ce que vous allez faire à l'intérieur ? ». À un certain moment, on doit cesser de s'interroger sur les raisons de quelqu'un, se demander jusqu'où il peut aller avec une idée.

Parlons des paroles. Neil, vous avez cité « Hitchhiker ». Ce disque semble en grande partie être réflexif, comme si vous regardiez en arrière sur des moments de votre vie, de votre carrière. Dans quelle mesure une chanson comme « Hitchhiker » est-elle autobiographique ?

NY : Elle l'est totalement. Oui, totalement

Totalement autobiographique ?

NY : Totalement. C'est la seule du disque qui le soit et en fait, en parlant de chansons réflexives, c'est la seule qui me vienne à l'esprit.

Et « Love and War » ?

DL : « Love and War »... Pour moi, aucune de ces chansons ne semble vraiment réflexive, je dirais qu'elles sont plutôt futuristes...

NY : Non, je parle de choses qui se rapportent à ce que j'ai vécu et ce que j'ai fait, mais je parle aussi de ce qui se passe maintenant, tu vois. Je n'y réfléchis pas trop, en fait. Ce n'est pas très important. Ce qui compte, c'est ce qui arrive dans une chanson, ce qui se passe avec les paroles, parce que ce sont elles qui *arrivent*. Ce n'est pas parce que tu y as réfléchi. La dernière putain de chose que tu aies envie de faire, c'est de réfléchir à quelque chose. C'est la mort.

Comment ça, « quelque chose » ?

NY : Avoir une idée. Ce n'est pas ça que tu veux. Pas moi, en tout cas, ce n'est pas ce que je veux faire.

Vous n'écrivez pas de façon consciente ?

NY : Non. Je ne veux pas que ça se passe ainsi. Mes pires chansons, je les ai écrites comme ça. Je ne peux même pas les publier. J'en ai quelques-unes, bien cachées, que personne ne trouvera jamais. Elles sont horribles !

Donc, elles doivent arriver comme ça, comme si vous les expulsiez ?

NY : C'est cela. Schubert disait « Je ne compose pas ma musique, je m'en souviens. Je me souviens de ce que je fais ». C'est ce qu'il disait. C'était un grand compositeur. Il se souvenait de tout ce qu'il faisait. Comment, d'où ? Qui le sait ? On s'en fout ! Il tenait cela en lui et tout d'un coup, ça sortait. Ça arrive et toi, tu dois faire avec. Ta seule responsabilité est de t'en occuper, de faire en sorte que tu te trouves dans une forme suffisamment bonne pour que ça marche. Il faut que tu aies conscience de ce que tu es en train de faire pour y faire attention au moment où tu le fais. Pour moi, la seule chose qui compte, c'est le *timing*. Il y a une fenêtre de temps pour faire les choses. Toi, tu te cales dans cette fenêtre. Sinon, tu fous tout en l'air et après, tu peux toujours lutter, mais ça ne fonctionnera pas. Ce n'est pas ton manager ni ta maison de disques qui t'impose cette fenêtre. Ce n'est pas le public qui te donne une fenêtre pour faire ceci ou cela. C'est une fenêtre que tu sens et tu dois faire ce que tu peux pendant ce moment.

Si « Hitchhiker » est l'une des chansons les plus réfléchies, voire la plus réfléchie, y parlez-vous de drogues dans votre vie ?

NY : Disons que c'est une métaphore des changements qui englobent un tas de choses différentes qu'on fait dans la vie.

Mais vous parlez de drogue...

NY : Toutes les drogues qui sont répertoriées, auxquelles je peux penser, elles sont dedans.

Y a-t-il un message ? Regrettez-vous la consommation de drogues ou pensez-vous que c'était un élément nécessaire pour devenir ce que vous êtes ?

NY : Non, je pense que ça fait partie de la chanson. Je m'en fous, je ne recommande rien, mais je ne vais pas non plus aller dire que je regrette d'avoir fait ça. C'est du passé. Je l'ai fait, *and you know, it's cool...*

Ça fait partie de vous, de votre histoire ?

NY : Ça en fait partie, point final.

Neil, dans la chanson « Love and War », vous chantez « J'ai vu beaucoup de jeunes hommes qui partaient à la guerre et laisser beaucoup de jeunes épouses qui les attendaient/ J'en ai vu beaucoup qui tentaient d'expliquer à leurs gosses et beaucoup qui échouaient ». Vous chantez cela au moment même où les États-Unis se retirent officiellement d'Irak. Que pensez-vous de cette occupation qui tire maintenant à sa fin ?

NY : En fait, je pensais davantage à la guerre de 1215 et à la guerre de Sécession, ou à d'autres conflits, mais pas à cette guerre. Ce que je veux dire, c'est que cette guerre est trop proche pour qu'on y réfléchisse. C'est trop politique. J'ai déjà fait un disque à propos de la guerre. « Love and War » parle de la guerre, mais ça pourrait être la guerre d'Espagne ou n'importe quelle guerre entre des pays d'Europe au 5^e siècle. Ça n'a pas trop d'importance.

Et d'après vous, où en sommes-nous de cette guerre ?

NY : Nous refaisons toujours la même chose. Nous nous répétons. Nous reproduisons exactement ce que l'être humain a toujours fait, aussi loin que l'on remonte dans le temps. Tu sais, si on croit à Adam et Eve, à ce qui leur est arrivé, ils n'ont pas fait la guerre, mais si on

remonte jusque-là, il n'y a pas de récit vraiment fiable. Qui sait quand la guerre a commencé ? Je pense que les hommes des cavernes se battaient déjà entre eux. Les êtres humains se battent tout le temps. Nous sommes possessifs...

Dans « Angry World », vous chantez « c'est un monde en colère ». L'est-il davantage maintenant que par le passé ?

NY : L'autre jour, j'entrais dans ce bar quand j'ai croisé un pêcheur que je connais un peu. Il va pêcher en Alaska, il gagne un peu d'argent et il revient par ici. Ce type se tourne vers moi, me regarde, l'air vraiment en pétard et me dit « Neil, le monde est en colère, tu devrais écrire une chanson qui s'appellerait « Un Monde en Colère »... ». Je ne sais pas ce qui l'emmerdait autant, mais ce pêcheur qui va en Alaska, il a aussi vu ce qui s'est passé dans le Golfe du Mexique, l'Exxon Valdez, tout le tremblement. C'est ce contre quoi notre génération se bat. Juste une histoire d'énergie.

Pensez-vous que nous soyons plus en colère que les générations précédentes ?

NY : Je ne sais pas. Je pense que nous sommes pas mal en colère. Mais je ne sais pas...

Pourquoi sommes-nous en colère ?

NY : Well, cela dépend de qui vous êtes, de ce que vous ressentez. Je veux dire, je suis en colère parce que nous ne prenons pas soin de la planète. Ça me rend malade. Je ne cogne pas le crâne contre les murs parce que nous ne nous occupons pas de notre planète, mais j'y pense tous les jours. J'aimerais pouvoir faire quelque chose. J'essaie de faire des trucs qui puissent un peu servir d'exemple et en même temps, je me rends compte à quel point je suis hypocrite parce je fais autant partie du problème que j'essaie de trouver des solutions.

En quoi êtes-vous hypocrite ?

NY : Eh bien, je prends l'avion. Je vais partout en jet. Parallèlement j'expérimente les biocarburants, l'électricité. Je m'amuse avec des moteurs à turbine, j'essaie d'améliorer les choses, de faire quelque chose. Qui suis-je pour essayer cela ? Mais je m'en moque, c'est seulement ce que je suis en train de faire.

Dan, considérons que cet album de Neil et sa musique peuvent être interprétés sous un angle politique et renfermer des messages auxquels les gens peuvent s'identifier, comme « Angry World » ou « Love and War ». Vous avez travaillé avec U2 ou Peter Gabriel, des gens qui ont un avis. Selon vous, dans quelle mesure les messages politiques peuvent-ils être envoyés à travers la musique ?

DL : Je pense que les messages ont un impact. Je parlais avec Neil de ce qui nous a amenés à tout cela, à la musique pour commencer, quand nous étions mômes. Je pense que les artistes qu'on admirait savaient quelque chose que nous, nous ne savions pas. Ils connaissaient le monde et ils avaient un avis à propos de certaines choses. Leurs disques contenaient des messages et des possibles. Moi aussi, je voulais aller où ils étaient allés, où ils avaient vécu leurs expériences. Je voulais m'y rendre à mon tour. C'est pour cela que je pense que si un disque contient des messages, il peut stimuler l'imagination de l'auditeur qui aura envie d'aller voir par lui-même.

À quels disques pensez-vous en disant cela ?

DL : Oh, tu sais, quand tu viens de banlieue et que tu entends "*Foxy Lady, I'm coming to you*", tu te dis, « Oh mon dieu, je n'avais jamais envisagé la sexualité sous cet angle ! ». Moi aussi, je veux aller à New York et goûter à cette révolution, rencontrer cette petite rouquine, ce genre de truc. Il arrive parfois qu'un seul vers suffise pour te nourrir pendant un petit

moment. Je pense que nous avons la chance, dans ce cas, que toutes les chansons de Neil contiennent un message sans porter de jugement. Dans « Angry World », il ne chante pas « Laisse moi te parler du monde en colère ». Il parle d'extrêmes, il y a toujours un yin et un yang. Mais c'est bien de reconnaître que les gens peuvent avoir différentes opinions et que si nous voulons atteindre l'harmonie, il faut tenir compte des différences.

Daniel, je voudrais revenir sur ce jour de juin où vous avez eu un accident de moto. Quand la nouvelle a éclaté, vous luttiez contre la mort. Quels sont vos souvenirs de cet accident ?

DL : C'était un gros accident. J'étais allongé sur le sol et je me disais que j'allais mourir. Les gens au-dessus de moi regardaient mon casque et me disaient que tout allait bien de passer. Les médecins sont arrivés et ils m'ont embarqué dans l'ambulance avec les tuyaux et tout ce que je me disais, c'était « Oh, il va falloir que j'annule ma tournée. Que va-t-il se passer avec Neil ? ». Je pensais aux autres au lieu de penser à moi. On m'a placé en soins intensifs et Elliott Roberts¹, puis Neil, ont été prévenus. J'ai eu la chance que Neil passe un coup de fil à un de ses amis, un médecin à l'hôpital universitaire UCLA qui lui connaissait le médecin-chef de l'hôpital de l'Université de California du sud (USC) où je me trouvais. En deux coups de fil, le sans-abri rempli de tuyaux que j'étais s'est retrouvé dans une belle chambre d'hôpital. Je n'aime pas penser que les relations médicales peuvent aider, mais Neil, je te remercie d'avoir passé ce coup de fil, je crois qu'il a été très utile !

Et vous Neil, comment avez vous réagi ? À ce moment-là, vous n'aviez enregistré que deux chansons...

NY : Premièrement, j'étais très inquiet pour Dan. Je ne voulais pas qu'il meure. Et bien sûr, quand tu as les premières nouvelles, la description est toujours dramatique. J'ai immédiatement appelé mon ami médecin, lui expliquant que Dan était à l'hôpital. En douze heures, j'avais une description complète de ce qui lui arrivait, probablement avant que Dan ne le sache lui-même. Donc j'ai compris qu'il allait s'en sortir. Je savais exactement ce qui n'allait pas, rien de dramatique. Je savais ce qui n'allait pas sur le plan physique et quelle était sa situation. Du coup, je me suis tout de suite senti mieux. Mais pendant les douze premières heures, j'étais sous le choc, en plein désarroi et j'avais ces sentiments égoïstes. Je me disais « J'aime vraiment ce type, c'est un super artiste, on bosse ensemble et on crée des choses ensemble, pourquoi est-ce que ça lui est arrivé. Que s'est-il passé, comment est-ce que ça a pu arriver ? ». Ça m'a embêté, mais pendant seulement une courte période. Dès que j'ai su qu'il allait s'en sortir, je me suis dit, bon, c'est juste une question de temps, parce qu'il va aller mieux, il va bénéficier des meilleurs soins au monde et l'on va pouvoir se remettre en selle.

Daniel, le fait de frôler la mort a-t-il changé quelque chose ?

DL : Oui, bien sûr. Tu sais, maintenant j'apprécie vraiment chaque minute qui passe. La créativité a plus de sens pour moi et c'est très agréable d'être entouré de gens que tu aimes et de faire ton boulot du mieux possible. En fait, on n'a pas perdu de temps, on était très impatient et bizarrement, ça nous a donné un mois supplémentaire pour travailler sur l'album. Comme je devais partir en tournée en juillet et que cela m'a évidemment été impossible, je suis resté à la maison et j'ai travaillé sur le disque. Ce n'est pas nécessaire d'avoir un accident pour faire un meilleur album, mais c'est comme cela que ça s'est passé !

Pensez-vous que ce soit un mal pour un bien ?

¹ Manager de Neil Young

NY : C'est exactement ce qu'il disait ! Dan disait qu'avec Elliott, nous avions tout manigancé pour que ça se passe ainsi ! Peu après, j'ai appelé Dan et je lui ai dit « Tu sais, Dan, mes disques contiennent pas mal de parties instrumentales, des jams, mais là, on n'a pas de jams. Tu pourrais créer des dubs qui durent des heures et j'en serais heureux. Si le disque n'est pas assez long, faisons-le durer plus longtemps. Tu es chez toi, tu as tous les sons sur le disque, faisons comme ça ». Je sais qu'on peut faire ce genre de choses. Souviens-toi, sur « Walk with me », je t'ai dit « Ce temps fort est important » et on a enlevé le temps fort, le downbeat, et je t'ai dit ensuite, « Pourquoi est-ce qu'on ne remettrait pas le downbeat ? ». Deux jours plus tard, on se parle au téléphone ou par texto et Dan me dit : « Tu sais, ce temps fort qu'on a remis, c'était un bon downbeat. Du coup, je l'ai remis dans un tas d'autres endroits ! ». Et j'entends ce temps fort qui revient. C'est un méchant battement, mais il tombe au bon endroit. C'est un véritable grondement venu des ténèbres, mais il cogne toujours bien en place. Ça me rappelle ce que mon producteur David Briggs² me disait alors qu'il allait quitter cette planète pour ne jamais y revenir. Je lui ai demandé « David, qu'est ce que je vais faire, comment est-ce qu'il faut que je fasse ? ». Il m'a répondu « La meilleure chose à faire, c'est d'être toi-même et de rester le plus possible à l'écart pour que les gens puissent t'entendre ». Ça s'est passé naturellement avec Dan, parce qu'il m'a seulement utilisé. Il a pris ce qu'il y avait dans mes performances pour s'en servir. Chaque coup, chaque son est basé sur quelque chose qui s'est produit pendant que je jouais... Ça ne s'est pas passé tout à fait comme on s'y attendait, mais c'est comme cela que c'est arrivé.

Dernière question et je vous libère. *Le Noise* est un album brut, parfois agressif. Il sonne comme un album de rock, même si c'est simplement vous et votre guitare. Neil, on a coutume de dire que la trajectoire normale pour les musiciens, pour les gens en général, est de s'arrondir avec l'âge. En vous voyant lors de votre dernière tournée, en écoutant ce disque, vous n'avez pas l'air de vous assagir, et je dirais même que vous prenez la direction opposée !

NY : Parce que je suis plus fort qu'avant. De façon naturelle, je peux faire plus de grabuge qu'auparavant. Je suis plus fort, tu comprends ? Mais je ne le fais pas parce que je suis réservé. Je me contrôle, mais j'ai l'énergie pour le faire. Quand j'avais vingt-cinq ans, j'étais plutôt faiblard. Je pesais soixante kilos et je n'avais pas de forces. À trente ans, je ne pouvais pas lever ma guitare en l'air parce que j'étais vraiment chétif. J'ai passé les trente-quarante dernières années à devenir plus fort et j'y suis parvenu. Je suis plus costaud que quand j'étais plus jeune.

Remerciements à Jian Ghomeshi, Richard Goddard et Cher Lee (CBC)

Transcription originale effectuée par Canadian Broadcasting Corporation (CBC) et traduite par Jacques-Eric Legarde avec l'aimable autorisation de la CBC.

Cet entretien a été diffusé pour la première fois le vendredi 24 septembre 2010 au cours de l'émission Q de Radio One (CBC).

Pour visionner l'interview originale de la CBC, cliquez sur le lien

<http://www.cbc.ca/q/blog/2010/09/27/neil-young-daniel-lanois-uncut-video/>.

L'émission Q de la CBC est diffusée sur CBC Radio One toute la semaine à 10 heures et 22 heures.

La version télévisée de l'émission Q est diffusée sur la chaîne CBC Bold (www.cbc.ca/bold/) le vendredi à 20 heures, le samedi à 22 heures et le mardi à 20 heures.

² Décédé d'un cancer du poumon en 1995, David Briggs a produit une douzaine d'albums de Neil Young, de *Neil Young* en 1968 à *Sleeps with Angels* en 1994 en passant par *Zuma* (1975) et *Rust Never Sleeps* (1979).